

Apparemment, je suis un cas d'école.

Un genre de miracle : un jeune Noir qui a grandi dans les cités du Val-de-Marne, mais qui devient acteur, scénariste et auteur. Dont l'histoire se raconte en film, dans *Les Héritiers*, et en livre, dans l'ouvrage que vous tenez entre les mains.

Même moi, ça me surprend, je ne m'attendais pas à ce que ma vie ait le privilège d'être hors normes.

Comme tout le monde, j'étais englué dans un cliché : quand on est noir et qu'on grandit à Créteil, on a *a priori* plus de chances de finir en contre-exemple qu'en récit édifiant.

Normalement, selon une logique simpliste et fataliste, en appartenant à la banlieue, on se condamne à la périphérie du succès, en étant « de couleur », on est privé de possibilités de réussir, en étant jeune, on n'est pas crédible.

Normalement, une classe difficile d'un lycée du 94 ne participe ni ne sort première à un concours national.

Et pourtant.

Alors, le « normalement », il est à proscrire et les clichés à effacer. Ce sont eux les coupables, les complices du délit de fatalité, qui font de moi une exception, une histoire remarquable.

Or, si je figure aujourd'hui au titre d'exception, c'est parce que je suis tombé, ou plutôt me suis élevé, sur des exceptions : ma mère, courageuse et aimante, mon frère, protecteur et sage, une prof d'histoire animée et combattive, une productrice-réalisatrice-scénariste douée, libre de préjugés, une classe de seconde très spéciale, et des témoins de l'Histoire, celle du Mal. Tous ces êtres humains font cette histoire, celle du Bien qui finit toujours par gagner.

Ce que j'ai appris, c'est que je ne suis pas une

exception. Nous sommes tous des exceptions. C'est notre humanité qui veut cela : elle nous rend interchangeable. En rencontrant Léon, survivant d'Auschwitz, j'ai découvert la compassion. Léon m'a emmené dans son histoire, et je n'en suis jamais vraiment ressorti. Je l'ai comme vécue, je l'ai imaginée, je me suis mis à sa place, je l'ai écrite comme s'il s'agissait de la mienne.

À la même époque, je me mettais à « faire l'acteur » en regardant des films, à m'amuser à mimer des rôles, à les jouer en playback d'abord, puis à voix haute, en doublage unilingue. Puisque j'aimais particulièrement les films de gangsters, donc le cinéma américain. J'en étais la star, le rôle titre. Je rêvais à haute voix.

Après, j'ai eu la chance de me mettre, en vrai, dans la peau de personnages de films, puis dans

la mienne, en jouant mon propre rôle. J'ai clos un cercle dans lequel tout le monde peut être tout le monde, dans lequel je ne suis pas plus noir que je suis juif que je suis blanc que je suis tzigane, que je suis Léon que je suis Denzel Washington que je suis mes potes de Seconde 1 que je suis les autres acteurs des *Héritiers*... Je suis une exception, j'ai échappé au conditionnement. On ne m'a pas mis sous vide, je me suis senti libre.

Libre de réussir, d'oser écrire, d'oser me rêver en acteur ou me cauchemarcher en Léon.

\*

D'abord, nous, les personnages de cette histoire, avons besoin de ne pas nous sentir des exceptions, mais de porter un insigne, un truc d'appartenance à un groupe, une marque de ralliement, une identité vague et en colère contre un ennemi à se trouver. Nous.

Après notre incursion dans la Shoah, on ne disait plus rien.

Parce qu'on avait compris qui on était : les autres. Les mêmes. Tous des exceptions.

